

LE CIMETIÈRE TSIIGANE



ЦИГАНСКО ГРОБЉЕ CIGANSKO GROBLJE

ŽIVOJIN PAVLOVIĆ

EXTRAITS

© Traduit du serbe par Alain Cappon

Avril 2012

QUESTION

Y a trois mois de ça, not' vache, elle m'a éventré, et j'ai dit : le bon Dieu y existe !

Tu sais, pope, comme tout le villache, je suis, comme qui dirait... pas très porté su' la religion... Les fêtes, pour ça, on les fête ; et not' *slava*¹ aussi. Pour un enterrement ou un baptême, tu sais bien, c'est toujours qu'on t'appelle. Mais moi, je dis pareil que les aut'es : tant qu'on est en vie, on est en vie ; après, c'est foutu !

Ici, on est tous comme ça – moi, le premier. Enfin, jusqu'à c't hiver et le coup de corne de la Blanche. Un vrai coup de fusil, y m'a éclaté la rate comme une vessie de poisson. Et tu sais, pope, sans le toubib Mikajlo, que le bon Dieu y garde ses z'enfants, là-haut que je serai à c'tte heure ! Mais toi, comme y dirait ce « vaurien » de Sredoje, not' fossoyeur, tu croules sous l'ouvrache ! La Bosiljka, la mienne, c'est sûr qu'elle t'aurait fait un gâteau, et une fouace ; elle t'aurait descendu du grenier du fromache de l'an passé et des belles pommes pour tes p'tits z'enfants, ma Bosiljka, et aussi l'épaule gauche du cochon qu'on a tué c't hiver : la viande, on l'a mis à sécher dans le fumoir pour avoir l'année qui vient, quand ce sera les jours de carême, une 'tite tranche de maigre à mettre dans les z'aricots ; c'est sûr, pope, elle t'aurait bien dépendu un morceau pour toi aussi. Pour que tu chantes, que tu dis des prières pour moi, et que tu m'accompagnes bien comme y faut quand j'aurai été en route pour le royaume des cieux ! Si, tout bien comme y faut ! Tout, tout bien dans les règles – nos règles à nous et, comme qui dirait, dans celles de l'Église !...

Ben mon vieux, y fait vite le toubib Mikajlo... Mais si, tu sais bien, le Mihailo à Dragutin, c'ui qu'avait des ruches à Novo Korito. Il a étudié pour faire docteur, avec tout le temps « Très Bien » partout... – tu vois un peu ! Y va vite, mais dans sa tête non p'us, ça traîne pas ! Le bon Dieu lui donne sommeil

¹ Chez les orthodoxes serbes, fête qui honore le saint patron de la famille.

et longue vie. Le temps de me charger comme une vieille carne dans c't' auto blanche, de m'amener à l'hôpital de Vranovac, de me balancer su' le billard, et y m'avait déjà ouvert, le Mikajlo. Lacéré au couteau. Éventré comme un sac. P'is y m'avait enlevé la rate et recousu. Et hop... ça y était ! Mais tu sais, pope, y a que'que chose qui me turlupine : y font quoi de tout ce fatras qu'y retirent dans la salle d'opération ? Où c'est qu'y finissent tous ces bras, ces jambes et ces boyaux – comme manger pour les chats ou alors – que le bon Dieu y me pardonne – y sont amenés au cimetière tsigane et enterrés, c'est selon, dans des p'tits trous, ici de la taille de souliers et là de gants ? Pope... te vexes si je t'appelle pas « mon père », j'arrive pas, fiston, longue vie à toi, t'es bien plus jeune que moi, mon fils que tu pourrais être, t'as l'ache de mon Zoran. Alors, comment tu veux que j' t'appelle « mon père » ? Enfin, voilà ce que je me dis et que je me demande la nuit quand l'insomnie me prend, à pas d'heure quand les chiens de Zjapina y s'agitent à cause des loups garous, des vampires et autres sorcières ; je m'interroge, je me casse la tête : le bon Dieu... y existe ?

Car si y existe pas, qu'est-ce qui lui a pris à la Blanche, comme ça, sans crier gare, de me coller un coup de corne et de me mettre les tripes à l'air ? Et justement *c't' jour-là*, le 14 mars, qu'était un dimanche, c'ui de la semaine sainte, douze ans après ce que j'ai fait à Ljuba... Si, douze ans pile, jour pour jour, pas un de plus, pas un de moins... Tu trouves pas, pope, qu'on aurait peine à croire que c'est une vache qu'a fait ça ? Et qu'on penserait pas plutôt à l'esprit de Gornjak qu'y se serait glissé sous la peau de c'te bête, que c'est le bon Dieu qu'y me l'aurait envoyée, je veux dire la Blanche, pour se venger...

D'un aut' côté, si y existe, pourquoi le bon Dieu y m'a pas laissé entier, à cent pour cent, sans que le Mikajlo y soit obligé de m'enlever un peu de mou ? Pourquoi ma rate elle pouvait pas, comme qui dirait, continuer à vivre sans moi ? Hein, si y existe, pourquoi le bon Dieu y a pas voulu ? J'arrive bien à vivre sans. Je vis, je bois un p'tit coup, je mange tout comme avant, fiston ! Je manque de rien, merci le bon Dieu ! J'ai du pain, et de quoi mett'e dessus ; chez moi, on est tous

vivants, en bonne santé, et on va même acheter un tracteur – à crédit ; le service des morts, ça fait trois ans qu'on l'a pas entendu dans not' cour ; chez nous, et je fais jamais p'us un pas à pied, comme qui dirait, même pour aller pisser ! Reste que depuis ce jour-là, enfin, depuis ce 14 mars, rien à faire, pour dormir, y a p'us moyen.

Voilà ce que je dis, pope : si le bon Dieu y existe, et si, comme on dit, y m'a donné la vie, pourquoi alors est-ce qu'y me prend mon sommeil ? Et juste à c'te heure ? Pourquoi j'arrive p'us à me reposer et à fermer l'œil, allez, une seule nuit, plutôt que me torturer du soir au matin à me demander comment ça se fait que moi, je suis encore là, et p'us Ljuba. À force de ressasser, de ruminer, de me creuser la cervelle, ma 'tite tête, elle va éclater, elle gonfle comme une grenade, mais la réponse, pope, je la trouve pas, je pense de plus en plus au bon Dieu, dingue que je deviens, au point que plus d'une fois je me suis dit : l'Éloi, c'est de deux choses l'une : tu vas finir, ou au monastère, ou alors à Toponica chez les maboules...

Et tout ça, à cause de ce 14 mars, c'ui de l'année quarante-cinq et, comme qui dirait, des z'aricots.

Juste avant la libération que c'était ; toi, pope, t'étais pas encore dans not' paroisse, mais à te mucher dans les cendriers des fours à pain et à chaparder les cerises dans tout l'voisinache... Dis pas que c'est pas vrai, je te parle de quand les Russes, y z'ont attaqué Vranovac !

Bon. V'là t'y pas qu'à ce moment-là Gornjak y débarque à Zjapina avec ses *voltigeurs* ; d'Ozren qu'y revenaient, y s'étaient fait mettre – excuse l'expression, pope – une sacrée branlée par les communistes : du p'tit bois qu'y z'en avaient fait, et les quelques-z'uns qu'en avaient réchappé, fous furieux qu'y z'étaient, avec des z'yeux rouges de malice et injectés de mauvais sang, la barbe en broussailles, d'un bleu de cendre de foyer mort, et à travers leurs longs poils, y dépassaient une 'tite langue tout noire de soif et de fatigue... un tableau à se sauver au diable vauvert sans demander son reste ! Sur le coup de midi qu'y sont arrivés, et dans l'villache y

trouvent... personne. Les uns, y z'avaient filé ventre à terre dans les gorges et les défilés pour le cas où y se passerait que'que chose, les aut'es, y z'étaient partis aux champs depuis pas d'heure : le maïs à récolter avant le début des vendanges dans la vallée de la Sejmen. Alors qu'à Vranovac, pour tonner, ça tonnait ! D'un côté, c'ui de Zaječar, y avait les Russes, y tiraient avec leurs tanks et leurs « katiouchas », et de ce côté-ci, Vuk Babić et les partisans, y pilonnaient les Boches pardessus Zmijanac pour leur casser les reins. Alors les Boches, que veux-tu qu'y font, où veux-tu qu'y vont pour sauver leur peau ? Faut qu'y suivent la voie ferrée jusqu'à Vrbovača, puis qu'y longent la Zjapina et qu'y traversent la vallée de la Sejmen – bref... direction not' villache ! C'est ce qu'on pensait, et que nous ont dit aussi nos anciens qu'ont fait Jedrene, l'Albanie, le front de Salonique. Mais, grâce à Dieu, les Boches, y sont pas venus ! Y z'avaient décampé par l'aut' côté, vers Boljevac, et nous, on a eu que Gornjak et ses voltigeurs, y voulaient se coltiner les tchetniks de Đorđe « le garde-frontière ». Mais au premier obus russe qu'était tombé sur Vranovac, le Đorđe avait pris ses jambes à son cou, et le moulin de Štrpč... c'est là qu'y était son poste de commandement, le moulin, ben... y était vide. Et quand Gornjak arrive d'Ozren, y trouve que de la charogne. Alors, y fait demi-tour, y remonte, et le v'là chez nous – mort de faim, de soif, et tout bouillant de colère !

Où tu veux qu'il va, sinon chez le chef du villache ? On aurait tous fait pareil, pope, alors lui aussi... Le meilleur dans not' villache, c'était mon frangin, mon vieux Jelenko, paix à son âme. Tu l'as pas connu, toi, mais sur terre, y avait pas meilleur gars, qu'y repose en paix. Les v'là donc, Gornjak à ch'fal, tellement ébouriffé qu'on voit même p'us où finissent ses cheveux et où commence sa *šubara*², les aut'es à pied. Y regardent le domaine de mon frangin, un domaine, pope, je te jure sur saint Nicolas, comme y en a pas deux dans toute not' krajina. Y se plantent le long de la clôture, y regardent. « Ici, c'est bien » qu'y font.

² Bonnet fourré.

Jelenko, qui les a vus, y sort dehors en traînant sa jambe estropiée : depuis tout petit, y boitait bas : une blessure ici, au jarret, y s'était fait prendre dans un piège que feu not' oncle Milija y avait posé dans les vignes pour attraper les chiens. Y traverse la cour en clopinant et y salue les arrivants à la manière de not' peuple et, aussi, celle de Draža³ : « Héros, que Dieu soit avec vous ! » qu'y leur dit. « Que Dieu soit avec toi, chef ! » qu'y répondent les voltigeurs. Sans descendre de son ch'fal, Gornjak y donne ses ordres, y envoie des patrouilles, y poste des sentinelles dans la prunelaie, le long de la rivière et même jusqu'à Zlodol. « Chef, qu'y dit, tu vas nous faire à manger. » P'is y part au galop, les sabots soulèvent un nuache de poussière, énorme d'abord, puis toujours p'us fin et qui diminue jusqu'à ce qu'y en reste p'us.

À son retour, l'après-midi touche déjà à sa fin, le soleil y est déjà bas vers l'ouest, et du côté de Vranovac, ça tonne toujours à qui mieux mieux, comme à l'approche d'un orache de grêle, ce qu'y a de pire. Quand y revient, Gornjak, y en croit pas ses yeux : au milieu de la cour, y a deux chaudrons pleins de z'aricots et, entre les deux, Toša, « le vampire », le célèbre bourreau, qu'a mis le banc que mon frangin y avait dans sa salle de séjour. Et sur le banc, tu sais quoi, pope, y a Jelenko tout ficelé, son froc... que le bon Dieu m' pardonne... baissé sur ses chevilles, il a le cul à l'air, et les aut'es, y s'apprêtent à le fouetter. « Qu'est-ce qui se passe ici ? » qu'y demande Gornjak. C'est ma Bosiljka qui m'a tout raconté après coup ; montée dans le grenier, par un trou entre deux tuiles, elle a tout vu comme dans le creux de sa main. Avec des yeux de glace qui tirent des vrais coups de fusil, qu'elle raconte, le vampire y va et y vient comme un chien enragé, et y susurre entre ses lèvres qu'il a fines comme celles d'une femme : « Monsieur le commandant, cette clique de communistes nous a fait des haricots à manger. Et c'est carême ! » « Oui... dit Gornjak sans descendre de son ch'fal et sans regarder mon

³Draža Mihajlović : général légitimiste commandant l'armée fidèle à la royauté ; il combattit à la fois l'occupant allemand et les partisans communistes de Tito, et, parfois aussi, joignit ses forces au premier contre les seconds.

frère ; et alors? » « Alors... dix-neuf et six » qu'y dit le vampire en faisant claquer sa baguette de cornouiller sur sa botte. « Détachez-le ! » ordonne Gornjak. Jelenko détaché, après qu'il a eu le temps de remonter son froc à la va-vite, Gornjak, y s'avance jusqu'à lui sur son ch'fal. « Alors, qu'y dit, comme ça, on régale l'armée du Roi avec des haricots ? » « Je sais bien, m'sieur le commandant, qu'y répond mon frangin en baissant les yeux et en courbant tellement la tête qu'on croirait presque qu'y va aller toucher le sol avec ! Je sais bien, y faudrait une fouace, un p'tit rôti, v'là comment on reçoit chez moi. Et tu le fais aussi, m'sieur l' commandant, c'est p'us d'une fois que t'as été not' hôte, et tu le seras encore, mais là, je suis sans rien. »

« Et les bœufs... ? » qu'y demande Gornjak en pointant l'étable avec sa cravache. Au même moment, Šaronja se met à beugler, tout tremble dans l'étable... C'est Bosiljka qui m'a raconté quand je suis revenu de la forêt au bord du soir ; du bois pour l'hiver que j'étais allé faire. « C'est pas possible... » qu'y dit Jelenko, toujours en regardant par terre et sans lever les yeux de ses *opanke*⁴.

« Et... pourquoi? » qu'y demande Gornjak en faisant le tour des deux chaudrons qui, pour ça, sentent bon les z'aricots.

« Mais m'sieur... qu'y murmure mon vieux Jelenko, avec quoi je vais labourer, moi ? »

« Aaaah ! qu'y fait Gornjak en riant à s'époumoner ; c'est donc ça qui te turlupine ! Mais te fais pas de mouroin. Sous peu, les Russes auront fait de Zjapina un kolkhoze, et vos champs, c'est avec des tracteurs qu'ils vont les retourner. Et tu n'auras plus qu'à faire le lézard et à te tourner les pouces ! » Et là-dessus, c'est Bosiljka, après, qui m'a raconté, Gornjak y devient subitement fou de rage et, toujours de son ch'fal, y te flanque à Jelenko un grand coup de cravache en plein figure. « Espèce de veau ! qu'y se met à hurler. Pour qui tu crois qu'on verse not' sang, pour qui tu crois qu'on s'étripe avec les communistes ?! Mais putain de merde, tu crois vraiment que c'est

⁴ Sandales de cuir portées par les paysans.

pour tes deux malheureux bœufs ?! Hein, dis... c'est ça ?! Ces bœufs, tu vas les tuer ! Les tuer! Faut que les soldats mangent, non mais alors ! Et tes deux chaudrons de haricots, tu vas les accrocher à une planche et suivre mes hommes avec ! Où on ira, t'iras aussi, jusqu'à ce que tu les aies bouffés, tes z'aricots ! Et jusqu'au dernier, saloperie de bancal ! »

V'là, fiston, ce qu'est arrivé à mon vieux Jelenko... Y z'ont tué ses bœufs, y z'ont mangé, bouffé et lampé tout ce qu'y z'ont pu, puis y sont partis. Avec derrière, pareil à un p'tit chien courant après une roulotte de tziganes, aujourd'hui feu mon frère ; y se traînait, y boitait bas, y se tortillait comme un archet avec les deux chaudrons qui balançaient sur la planche. Des z'aricots, il en a mangé tous les jours, le lundi, p'is le mardi, p'is le mercredi – à s'étouffer avec ; cinq jours comme ça, de villache en villache, et de champs en forêts. Il arrive à Gorunovac avec les voltigeurs de Gornjak, mais y peut y'avancer. Le troisième jour déjà, les z'aricots y z'avaient tourné, lui y avait sacrément mal au ventre et, excuse le mot, pope, mais y dégueulait dans tous les buissons, jusqu'au vendredi au bord du soir, quand y s'est effondré. Y se tordait, tout plein de merde. Pas loin de Gorunovac, y est resté en travers du chemin ; les chaudrons qu'y portait de chaque côté, y s'avaient renversés dans l' fossé, mais mon pauv' gars, lui, y traînait par terre à vomir ses tripes, à racler la poussière de sa mauvaise jambe.

V'là comment il a rendu l'âme, mon frangin Jelenko...Que Dieu lui pardonne ses péchés...

Après, les siens y l'ont ramené dans une charrette, et y l'ont enterré, bien comme y faut... Moi, j'étais pas là, Vuk Babić y m'avait mobilisé dans la milice ; tout l'hiver, p'uis tout le printemps, on a pourchassé ceux à Draža et le voïvode Marko. Ça a été terrible, mais tout de même, à y repenser, je me dis que je m'en suis mieux sorti que d'aut'es, que si j'aurais été au front, dans le Srem. Et pourtant, pope, si y m'auraient envoyé là-bas, j'aurais pas fait ce que j'ai fait, mais tout comme les aut'es : ou mes os y seraient restés dans la plaine à pourrir au

ped d'un mûrier ou je serai revenu au pays vivre gentiment, tranquillement, sans trop me casser la tête...

Mais là... là je dors p'us... Non, je dis pas ça pour rire... Je suis jamais content, jamais joyeux, j'arrive même p'us à discuter avec les gens comme dans le temps – je veux dire, avant que la Blanche m'embroche avec sa corne. Maintenant, pope, je fais que ça, penser, penser à ce que j'ai fait la nuit du 14 mars, en quarante-cinq, à Ljuba qu'est p'us là, sinon dans ma tête, et à cet aut' 14 mars, c'ui de ce printemps. Je ressasse, je réfléchis, et je me demande : le bon Dieu, y existe ?

Si oui, pope, pourquoi qu'y a *fallu* que je fasse ça ? Personne m'avait rien demandé... La vérité, c'est que mon vieux Jelenko, je l'aimais, même beaucoup, que j'avais plus d'estime et de respect pour lui que pour n'importe qui ; et à y repenser, j'irais jusqu'à dire que je l'aimais plus que mon propre fils. Et pourtant, c'est pas Gornjak que je me suis fait, mais lui, Ljuba. Pourquoi ?

Et je me dis : Seigneur, si t'existes, si t'es ben au royaume des cieux comme me l'a appris le défunt pope Stojan Babić, qu'était aussi le père à not' Vuk Babić qu'avait, dès quarante et un, pris le maquis pour organiser le soulèvement, si t'es partout et en tout lieu, alors pourquoi tu t'es pas montré c'te fois-là, pourquoi t'as pas fait jusqu'au bout ce que t'avais commencé à faire, pourquoi t'as laissé partir la troisième balle ?

C'était ce maudit 14 mars, c'ui de quarante-cinq, au bord du soir.

On l'a déniché dans une bergerie, au-dessus de Sio-kovo. Je te parle de Ljuba. Au p'tit matin.

Nous, on cherchait le voïvode Marko. Ça sentait déjà bon la liberté, y avait comme une senteur de printemps dans l'air. Les hommes, les femmes, les garçons, les filles – tous y z'étaient joyeux, sur le seuil de leur maison ou aux coins des rues, y voulaient vivre un peu en paix, se reposer de la peur, des réquisitions et de la mort, mais Vuk Babić et les deux

aut'es, Blaško Jotić, le gars de l'OZNA⁵ pour not villache, et c'ui qu'y s'appelait Zeka, eux y voulaient pas se calmer, mais à toutes fins capturer Marko et régler tous les comptes autour de Vranovac. Le voïvode Đergo, le garde-frontière, lui, y était déjà mort, tout raide qu'on l'avait trouvé dans le rucher à son frère Prvan ; de Gornjak, ni vent ni nouvelles. Mais y restait encore Marko, et Babić nous envoyait comme des p'tits chiens fureter tout partout dans les forêts et les défilés rien que pour lui mettre le grappin dessus.

Et comme ça, au cours d'une mission, on déboule dans la bergerie à Gornjak, au-dessus de Siokovo – seulement trois qu'on était, Zeka, y devait mourir le jour d'après près de Monastir, Žuća Jotić, le frère à Blaško Jotić, le commandant de l'OZNA, et moi, de la milice. « Ton vieux, où qu'y est ? » qu'on lui demande au Ljuba, le fils à Gornjak, et lui y se met à trembler. « Je sais pas... » qu'y bredouille. À pieds nus y patauge dans le fumier ; dans la bergerie, autour de lui, y a les moutons qui s'agitent et qui courent en tous sens en bêlant et en faisant tinter leurs clochettes. Merde, que je me dis, si son vieux y est dans les paraches, y va nous repérer et nous tomber dessus avec sa mitraillette ! Mais non, rien se passe...

« Comment... tu sais pas ?! » qu'y fait Žuća, un p'tit gars du même ache que Ljuba avec juste un brin de moustache qui commençait à lui pousser. « Saloperie, qu'y lui crie entre ses dents serrées, menteur ! » Et il lui en colle une en plein figure. De tout son long qu'y s'affale, le Ljuba, dans la crotte de mouton. Zeka engueule Žuća, tous deux redescendent à Siokovo en me donnant à moi l'ordre, sitôt que Ljuba est debout, de l'emmener à Vranovac.

On se met en route, pope, lui devant, moi derrière. Lui, avec un p'tit sac pendu à son épaule, moi avec mon court fusil, un modèle italien. Le temps qu'y se rechausse, qu'y met du fromache dans un *zastrug*⁶ et le *zastrug* dans son sac avec un

⁵ OZNA : Organ zaštite naraoda – organe de la défense du peuple (La police politique).

⁶ Petit vase de bois fermé d'un couvercle.

quignon de pain de maïs, et nous v'là partis. D'abord, par le sentier, p'is à travers les vergers et des bosquets. On marche sans rien dire, lui devant, moi un ou deux pas derrière ; comme y se tait, je me tais aussi, et j'évite les chemins où y a du monde qui passe, je tiens pas trop à ce que les gens y nous voient, et je pense à Gornjak, le père à Ljuba, et aussi à mon frangin. Je pense tout en marchant, je commence déjà à avoir mal à mes pieds alors qu'y nous reste encore du chemin jusqu'à Vranovac, et quand on arrive à Babji Vis, à ce rocher déchiqueté et à cette source d'eau vive et froide, j'annonce qu'on va faire une halte. On s'assit, lui un peu devant, moi derrière, on s'assit et on dit rien, jusqu'à ce qu'y me fait :

« C'est pas bientôt midi, l'Éloi? J'ai une p'tite faim, et ici y a de la bonne eau ! »

« C'est midi dep'is longtemps, que je lui dis, mais si t'as faim mon gars, vaz-y, mange, qui t'empêche ? »

V'là ce que je lui répons, à nouveau on se tait, je me sens déjà comme moins mal à l'aise : quand une créature vivante entend parler, ça lui fait plus chaud au cœur. Et je me dis, maintenant ça va aller, la guerre va finir, et moi aussi, je vais pouvoir revenir chez moi. Et tout en me disant ça, pope, je le regarde le Ljuba : y sort du fromache de son sac, casse un morceau de pain en deux, et y me tend le premier bout. « Tiens, qu'y me dit, prends ! » Comme si y savait que je me suis rien fichu dans le bec dep'is deux jours et que j'ai autant d'appétit qu'après les labours. On mange alors un bout de pain et du fromache, toujours sans rien dire, tandis que la source elle gazouille, elle nous allèche. On boit un bon coup et on repart, lui devant, moi derrière. Y dit rien, moi non p'us, mais j'ai la langue qui me démange, et de plus en plus. Et comme ça, subitement, de but en blanc, je lui fais: « Fiston, pourquoi que t'as menti, pourquoi que t'as dit que tu savais pas où qu'y est ton père ? »

Y s'arrête net, comme s'il avait trébuché, y se retourne et attend que j'arrive à sa hauteur. Bon Dieu, que je me dis, mais qu'est-ce que j'avais besoin de l'ouvrir ?! Bon... ce qui est

fait est fait, alors j'arrive, je m'arrête, je me plante droit devant lui. Y me regarde, toujours aussi pâle que quand il est tombé dans les pommes, p'is y me lance, tranquille : « Je sais où il est, mon père. Mais ça sert à quoi de le dire s'il n'est pas dans le secteur ? » « Où qu'y est, alors ? » que je lui demande, l'air de rien, histoire de noyer le poisson. « L'Éloi, qu'y me dit, mon père, il est à l'autre bout du monde. En Australie, si tu connais... » « Connais pas... que je répons tout confus. Et y fait quoi là-bas, dans c'tte... Australie ? » « Ben... il élève des kangourous, tiens ! » qu'y me répond en souriant. Mais en souriant faux. Sa bouche sourit, mais ses z'yeux, je le vois bien, y se foutent de moi. Et je comprends : y veut m'humilier. « Et y va faire quoi avec ces... comment t'as dit, déjà, ces... kangourous ? » J'ai demandé ça, pope, histoire de dire que'que chose, mais je me sens déjà l'intérieur tout pris par la glace, j'aurais voulu que ça s'arrête là. « Pour en faire quoi ? » qu'y répond, mais je vois bien qu'y se paie ma tronche, et franchement ! T'es trop bête, l'Éloi, pour comprendre tout ça. Bête... comme quoi, déjà ? »

Je répons pas, mais c'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd, et je repars. Les journées sont courtes, y fait vite faire noir, y marche devant, moi derrière. J'avance, j'ai mal aux jambes, le pied gauche en compote, ça me pique, et même affreusement, mais je marche en fixant son dos : des épaules carrées, encore jeunes, de garçon, mais un cou de taureau, tout comme son père, avec au-dessus, des cheveux noirs, ébourifés, tout comme Gornjak. Les chiens font pas des chats, que je me dis, et je revois devant mes yeux l'imache de mon vieux Jelenko, mon frère adoré, le seul que j'avais, et qu'est parti, je le sais. Tout ça me trotte par la tête, mais nous v'là déjà sur la crête au-dessus de la briqu'trie, on va redescendre par le défilé, p'is encore deux ou trois villaches à longer, direction Vranovac. Y fait noir, y a personne nulle part, que des chiens qu'aboient p'is qu'y se calment, j'ai froid, et je sens entre ce gars et moi une distance de cent kilomètres ! Et on continue not' route, je le suis, y me précède, et brusquement surgit le cimetière tsigane ! Si on coupe, que je me dis, en un rien de temps on est à

Vranovac. Mais à faire tout le tour, on en a jusqu'à minuit à en baver... Et ce que j'ai pensé, on le fait. « Prends à droite » que je lui dis.

Y me regarde, ses yeux scintillent dans le noir, y semble pas rassuré, avoir comme un pressentiment, et y s'engage dans le sentier. On passe entre les croix, tout se serait sûrement passé comme y faut, pope, sauf que j'aperçois un prunier, un peu à l'écart, carrément dans le noir, avec en-dessus, une tombe juste creusée, toute fraîche ; à tout coup quelqu'un à enterrer, ce soir-là ou le lendemain. Je la vois et je me dis : juste ce qu'y faut. Et je m'arrête! Lui, me sentant p'us derrière, y s'arrête aussi. « Ljuba ! que je lui crie en faisant glisser mon court fusil de mon épaule. "Si t'as faim, vaz-y, assis-te et mange, pour ton dernier repas!"

Y m' regarde, mais y bouge pas. J'ai comme une vision, pope, c'est pas un homme que j'ai devant moi, mais un vampire. « Allez, que je lui dis, dépêche ! ». Et avec le canon de mon fusil, je lui montre le p'tit tas de terre jaune tout frais retourné. Assis-te et mange, j'ai pas tout mon temps ! »

Y s'assit. Ses doigts y sont tout crispés, je le vois bien, raides comme des branches en hiver ; avec bien du mal il enlève son sac, ouvre son *zastrug*, mais pour trouver sa bouche, pas moyen. J'attends : y fourre ses doigts dans le fromache, y grignote un bout de pain, mais y me regarde sans arrêt, de coin, par-dessus son épaule. Je vois bien : y peut pas le croire. « Ljuba, que je demande, ça y est ? » Il 'oche la tête, sans p'us m' quitter des z'yeux : la trouille, y voudrait se lever. « Allez, dis une prière ! » J'arme mon fusil. « Pour toi. Et une aut'e pour Jelenko, mon seul frère, que ton père a tué, comme ça, pour le plaisir. Et même pas avec un fusil, avec des z'aricots... » Je tire. Mais le coup rate, pope ! On entend juste un tchak, p'is p'us rien. L' Ljuba, y tressaille, mes mains, elles deviennent tout moites, mes z'yeux, y se voilent. Je me dépêche de mettre une aut'e balle dans le canon, de viser, et... tchak, encore enrayé ! Mais bon Dieu, que je me dis, y se passe quoi, là ?! Tu le protèges tout de même pas, le Ljuba, subitement tu t'occupes pas de justice et d'honneur, tu tiens quand

même pas à la vie à Ljuba alors que tu t'es pas retourné sur la mort de mon frère ?! Et pour p'us penser, pour p'us délirer, pour p'us avoir des drôles d'idées, j'épaule une troisième fois, je vise. Raide comme un andain noir, Ljuba, le fils à Gornjak, y me crie: « L'Éloi, Dieu fasse que mon père sirote ta vie avec une paille, comme tu te régales avec la mienne... »

Ça m'a fait mal d'entendre ça, pope. Y me parlait pas, Ljuba, y me jetait un sort. J'ai tiré une troisième fois, et le fusil... y a grondé...

J'ai vu glisser le Ljuba le long du tas de terre et plonger tête première dans la tombe. Tentative de fuite que j'ai déclaré ensuite à l'OZNA. Qui qu'en aurait douté ?

Cette nuit-là, j'ai dormi comme une masse. Le jour suivant, le 15 mars, je me suis senti mal, j'ai vomi ; y m'ont renvoyé chez moi, me reposer. Là-bas, au villache, j'ai repris le dessus car tous les jours, je voyais la cour vide de mon frère, sa femme, en noir, aussi rabougrie qu'une pomme le printemps venu, ses pauv'es z'enfants qu'avaient p'us d' père...

Après, d'aut'es temps sont venus : les nationalisations, les expropriations, les coopératives ouvrières, l'IB⁷. D'aut'es soucis, d'aut'es souffrances, mais tu sais, pope, j'ai un p'tit peu récupéré. Dans cette tourmente où tout se cassait, j'ai p'us pensé au Ljuba pendant un certain temps, p'is quand ça a été un peu p'us facile pour les paysans, j'ai commencé à vivre bien comme y faut, j'ai eu enfin, comme y diraient ces messieurs, *une vie normale*.

Jusqu'à c'tte année. Jusqu'à ce maudit 14 mars. Jusqu'au jour de mon jugement dernier...

Je suis toujours en vie, c'est la pure vérité. Sauf que j'ai p'us de rate. J'en veux pas au bon Dieu, pope, je sais même pas si le bon Dieu y existe ou pas... Allez, dis, aide-moi à comprendre ce qui se passe avec nous, les gens. Et avec moi. Avec ma tête et avec mes mains ? Juste à ce moment-là, quand

⁷ IB : *Informbiro* – le bureau d'information des partis communistes, qui a succédé au Comintern après la Seconde Guerre mondiale.

j'en étais à tirer c'tte troisième balle. Dis, s'il te plaît, pope, je t'implore au nom du bon Dieu, qu'y existe ou qu'y existe pas... C'est Pavle Gligorević qui t'en conjure, pope, l'Éloi, c'ui qu'on dit « bête comme l'est l'oie », un paysan de Zjapina, district de Vranovac, un bon rougeaud jusqu'à ce qu'on lui enlève la rate. Et qu'est maintenant tout maigre. Et jaune. À force de p'us dormir.

ZEISS- IKON

Mon père est mort. Il a été fusillé à l'automne 45, au cimetière tsigane.

Rares sont ceux dans ce cimetière à avoir été ensevelis dans un costume confectionné à l'atelier de mon père : de tous temps le cimetière tsigane a été celui des pauvres.

Mon père avait un frère. Le père Novak, c'est ainsi que s'appelait mon oncle. Il habitait la campagne et venait rarement en ville.

Je me souviens de sa haute silhouette voûtée, de ses mains longues, noueuses comme du raifort. Et de son visage au regard froid, de son grand nez aux airs de faux mal aiguisée. Et aussi de ses fines lèvres dont ses dents dépassaient comme des poules sortant la tête d'un panier abîmé.

Mon oncle était marié à une Bulgare ; du coup, personne ne l'appelait Novak Panajotović, mais « le Novak à la Bulgare ». Il s'en fichait. Ma tante était de Vidin, divorcée, et connaissait trois métiers : confection, couture, et tricot. Elle est morte en 43, à l'automne : elle s'était piquée avec une aiguille, sa main avait gonflé, trois jours après, elle était partie.

Ils avaient eu deux fils : Sreja et Jova. Sreja avait appris un métier à Vranovac, Jova était parti au lycée. J'avais cinq ans de moins que Jova, et neuf de moins que Sreja.

Cousin Sreja, que l'on disait « le Sreja à la Bulgare » à cause de sa mère, me fit cadeau d'une pioche. C'était en 44, à la veille de la libération : j'avais réussi mon premier bac, mention Très Bien.

Naguère, du temps qu'il était apprenti, cousin Sreja jouait demi-centre dans l'équipe de Timok.

Sitôt ouvert son atelier de confection, il avait cessé de pratiquer.

Il était du genre à aimer plaisanter. Son atelier grouillait toujours de monde. Depuis toujours, les gens adorent se marrer ; chez Sreja, on riait du matin au soir. Avant-guerre déjà, puis pendant l'occupation, et après – jusqu'à ce que débutent les nationalisations.

À son retour du front de Srem, Sreja a travaillé encore quelque temps – il m'a même confectionné un petit costume, en beau drap : un pantalon droit à revers – « des *čakšire* de beau m'sieur », qu'il disait –, une longue blouse qui tenait de la tunique d'officier pour mettre par-dessus, et pour me coiffer, une *šajkača*⁸ comme en portait Tito.

Seules les chaussures déguisaient : découpés dans un pneu de voiture, mes *opanci*⁹ gâchaient ma mise.

J'ai une photo.

C'est le « petit Jova », son cadet, qui nous a tirés ; il était sur le point de partir en Russie.

Jova nous a pris devant le magasin. En arrière-plan se distingue bien l'avant-toit avec, en dessous :

SRETEN PANAJOTOVIĆ
“LE SREJA À LA BULGARE”
Confection

à gauche, on voit un arbuste, un faux acacia, derrière, une chèvre attachée, et à droite, très loin, dans l'ombre d'un châtaignier, un tank russe calciné.

Je l'ai dit, Sreja a travaillé encore un certain temps, puis on lui a confisqué son atelier.

À BAS LE COMMERCE PRIVE ET LA PETITE BOURGEOISIE

qu'on avait peint en lettres rouges sur la façade de son magasin, juste sous la vitrine dans laquelle on pouvait toujours voir deux ou trois *jelek*¹⁰ pleins de poussière, des *čakšire* tail-

⁸ Sorte de calot militaire.

⁹ (Singulier : *opanak*) chaussures paysannes, généralement à semelles de bois.

¹⁰ Sorte de gilet.

lés dans une étoffe mangée des mites, ainsi qu'une fourrure, une *gunj*¹¹ et quelques *šajkače*.

Une nuit, ceux de la SKOJ¹² de Vranovac ont barbouillé toutes les échoppes d'artisan, et même celle de mon père. Qui vendait des cercueils. Sous l'enseigne *Au repos éternel* avait surgi le slogan :

LA RELIGION EST L'OPIUM DU PEUPLE S.F. - S.N. !¹³

LENINE.

Le « p'tit Jova », dit encore le « p'tiot Joca » ou, tout simplement, Jovica, n'était pas du genre à se lier. Du temps de sa mère, il fréquentait encore ceux de son âge; après, il est resté seul dans son coin. D'après les habitants de Zjapina, on ne le voyait qu'à l'occasion d'une *slava*¹⁴, d'un mariage, d'une procession religieuse, d'un enterrement ou d'une foire de village. Il promenait partout sa petite taille, se faisait aussi discret et méfiant qu'un chien errant. Il pointait le nez partout, dans les étables, les cuisines, les caves, sous les avant-toits... et photographiait tout.

Il tirait tout ce qui lui semblait intéressant.

Son grand appareil-photo avec un soufflet en accordéon qui se dépliait, c'était sa mère, la Bulgare, qui se l'était procuré, juste après la capitulation.

À cette époque, étaient arrivés par chez nous des réfugiés de Slovénie. Venant de Vranovac passaient des colonnes de charrettes à bœufs brimbalant des gens silencieux. Les hommes étaient en *pumperice*¹⁵ et chaussures montantes à double semelle ; les femmes, les cheveux souvent coupés court,

¹¹ Veste paysanne.

¹² *Savez komunističke omladine Jugoslavije* : Union de la Jeunesse communiste de Yougoslavie.

¹³ S.F. – S. N : *Smrt fašizmu, sloboda narodu* (Mort au fascisme, liberté pour le peuple)

¹⁴ Chez les orthodoxes, fête familiale qui honore le patron de la famille.

¹⁵ Sorte de culotte courte serrée sous les genoux

étaient vêtues de pantalons et de gros pulls bariolés, de châles, de capes et de gants ; et les enfants portaient des vestes de cuir et des petits chapeaux verts rivés sur leurs petites têtes blondes. Certaines de ces familles étaient descendues dans la vallée de la Sejmen – pour y troquer, contre des pommes de terre, des appareils et des instruments jamais vus jusque-là dans notre *krajina* de la Timok. Ils proposaient des jumelles, des skis, des thermos, des réchauds à alcool. Ils vendaient des boussoles, des théières électriques et des équipements de montagne. Les paysans examinaient longuement toutes ces merveilles, hochaient la tête en signe de dénégation et les leur rendaient. Puis ils invitaient les réfugiés à venir dans leur cabane partager la *rakija*¹⁶, le gâteau et le fromage. Ils regardaient ces gens silencieux, prostrés près du feu, à croupetons sur un trépied, honteux à chaque bouchée qu'il prenait dans la *sinja*¹⁷. Debout, le *bardak*¹⁸ à la main, les paysans les dominaient de leur taille; et leurs femmes, à tout instant, sortaient pour revenir aussitôt après avoir cogné leurs *opanci* contre le seuil pour les décroter. Elles fourraient une volaille dans un chaudron de cuivre et, l'air amusé, observaient les enfants aux visages tachetés de rousseur – les enfants qui étaient les seuls à bredouiller quelques mots ou qui jouaient avec les chiots ou avec le chat.

C'est ainsi que ma tante, la Bulgare, avait échangé une lanière de lard et deux sacs de pommes de terre contre un ZEISS-IKON.

– T'avais ben b'soin de c'te affaire-là ! se moqua mon oncle.

– C'est pou' l' gosse ! rétorqua sa femme. En bulgare, et en montrant le petit prunier. Là-bas, derrière l'étable, tout en grignotant un coing, Jovan était plongé dans un livre, comme hypnotisé. Le livre parlait de l'apparition de la Terre, du Soleil, de la Lune et des autres corps célestes qui sont pareils à des

¹⁶ Alcool de prune.

¹⁷ Sorte de grand plat en bois.

¹⁸ Sorte de pot, de bocal en bois.

coings : on tend le bras, on cueille le fruit, et ensuite, on l'examine sous tous les angles.

Lors d'un mariage – celui de Blagoje Jotić, le fils de l'instituteur du village de Zjapina, et de mademoiselle Anđelka Novaković qui enseignait à l'École supérieure ménagère de Belgrade – le photographe bossu Zare Aćimović, dit Jež, le hérisson, expliqua à Jovica le maniement du ZEISS-IKON. Et le plus jeune de mes cousins sut ainsi comment déplier le soufflet de son appareil, régler la distance, tourner le diaphragme, mettre un film en place selon le pointillé, régler la netteté de l'image, tirer une photo et remplacer un film.

À cette occasion, le « p'tit Jova » prit sa première photo.

Puis toutes les autres.

Il a aussi tiré mon père.

C'était le jour de la Saint-Jovan, lors de la *slava* de Prvan Đergović, le célèbre herboriste de Zjapina, et de Đorđe Đergović, dit « le garde-frontière », le voïvode tchetnik.

Ils posèrent devant l'église, sous le porche. Mon père raconta ensuite que leur respiration se glaçait dans leurs poumons tant il faisait froid. On servait des boissons très chaudes, il y avait une fanfare valaque de vingt trompettes qui jouait, les tchetniks dansaient le *kolo*¹⁹ autour de l'église. Le long de la clôture, les gens les regardaient. Mon père, je me rappelle, a raconté qu'au moment de se séparer, le voïvode, le « garde-frontière » l'avait serré dans ses bras en lui parlant de Raka, le professeur Raka Baljošević qui les avait virés tous les deux de l'école suite à une histoire de bringue. « C'est comme ça que Đergo est entré chez les gardes-frontières, a soupiré mon père. Quant à moi, on sait ! » Dans son œil scintillait une larme.

Je me souviens : mon père est rentré fin souïl.

¹⁹ Danse folklorique ; sorte de ronde.

Mobilisé tout comme son frère, à l'automne 44, le « p'tit Jova » est parti à la guerre. Avec son sac, outre un morceau de lard et deux trois livres, son ZEISS-IKON.

Près de Čuprija, il a photographié la percée russe sur la Morava, et près de Lapovo, l'explosion d'un obus dans le dos du général Filipenko.

Le souffle a projeté le « p'tit Jova » dans un roncier. Pourtant empêtré dans les épines, il n'a pas lâché son appareil. Griffé de partout, il s'est rendu à l'hôpital de campagne. Le sourire aux lèvres, les mains pleines de sang, on lui a montré les blessés qui attendaient qu'on s'occupe d'eux. Honteux, Jova s'est présenté au P.C. de son régiment et a demandé à être renvoyé dans ses foyers.

– Mais enfin, camarade Jovan... se sont étonnés les officiers, visiblement stupéfaits. « Mort au fascisme, liberté pour le peuple ! », telle est notre loi. Il nous faut libérer notre pays, Jovan ! Nous battre pour qu'il vive ! Éradiquer Hitler, camarade Jovan, pour les siècles des siècles !

Jova a quitté le P.C. rouge de confusion. Sur le perron, il a demandé où étaient les cabinets ; il s'y est enfermé et a éclaté en sanglots, étouffé par les larmes et l'odeur infecte de phénol et d'urine.

Une fois dehors, il aperçoit l'enseigne d'un photographe.

Il s'y arrête et regarde longuement les clichés jaunis de jeunes villageois et de bébés nus, fessus. Il reste là à fixer ces visages grossiers, carrés jusqu'à ce qu'une voix rauque tonne d'une fenêtre quelque part en hauteur.

– Eh, soldat ... tu cherches quoi ?

Apeuré, il lève les yeux et se trouble plus encore qu'au P.C. La voix qui lui est tombée dessus comme une chute de pierre dégringolant d'une falaise abrupte n'est pas celle d'un homme mais d'une femme.

– Euh...rien... bredouille le « p'tit Jova » en tournant déjà les talons. Je m'excuse, je faisais que regarder... Je regardais juste... les photos...

– Je vois ce que c'est... rugit à nouveau la voix. On veut une photo. Se faire tirer le portrait, comme tout le monde. Un souvenir pour sa bonne amie. Hein... c'est ça ?!

– N-noon, bafouille le cadet de mes cousins. C'est... c'est pas du tout ça... Vous savez, madame, moi aussi, je fais de la photo...

Et pour preuve de ce qu'il avance, Jovica dégrafe son sac qu'il porte en bandoulière sur sa *gunj* et, relevant le rabattant, sort son ZEISS-IKON.

– Un TSAÏSS-IKON... voyez-vous ça ! Quelle rareté ! Allez, soldat... entre ! gronde de nouveau l'artillerie lourde.

Et c'est ainsi que le « p'tit Jova » s'est retrouvé dans le studio photographique du bourg de Lapovo en Serbie.

Des décors, des pieds de projecteurs et un pont métallique sous le plafond compartimentent la pièce. Les décors représentent des jardins, des terrasses fleuries, la mer, des barques dans le lointain, un biplan. De lourdes tentures aux couleurs passées divisent le studio en mystérieux ateliers ; derrière dépassent des anges de plâtre. Aux murs, dans des cadres dorés sont accrochés des portraits de vieux officiers de l'armée serbe, de demoiselles tenant une cigarette entre leurs lèvres en cul de poule, et de marchands en fiacre dans une ville d'eau.

De derrière une tenture émerge une femme imposante à la luxuriante chevelure grisonnante et au nez aquilin qui surplombe une moustache noire ; elle s'avance lentement, en clopinant et en prenant appui sur une canne.

– Montre voir ! rugit-elle.

Les draperies ondoient, l'air poussiéreux se met à tourbillonner dans le studio.

« ... Alors, comme ça, on fait de la photo ? demande-t-elle en regardant, tantôt le ZEISS-IKON, tantôt Jovica. Avec

amour, avec la délicatesse d'un professionnel, elle effleure les mécanismes de l'appareil.

– Oui, bien sûr, répond Jovica. Je photographie la guerre, mais j'ignore si les photos sont bonnes... Je ne sais pas où développer les films.

– T'inquiète, on va s'en occuper ! dit la femme ragaillardie qui attrape Jovica par l'épaule et l'entraîne derrière un parapet aux couleurs bariolées. Rien de plus facile, mon gars !

Claudiquant sur une jambe énorme, éléphantesque, emmitouflée dans une peau de lapin, elle se faufile au milieu d'appareils-photos rectangulaires et se glisse par une ouverture minuscule dans la chambre noire, non sans heurter l'encadrement de la porte de ses hanches charnues.

À l'intérieur, dans la lumière désagréable d'une lampe rouge, difficile de deviner à quoi les choses servent. Jovica regarde la femme tourner quelques vis, déplier quelques soufflets, actionner des appareils bizarres, qu'il n'a jamais vus, remuer un liquide dans des récipients plats tout en chantonnant de temps en temps de sa voix rauque "Kraljica polja" – la reine des Champs :

*Quand le matin le soleil point,
Le cœur chantant, je m'éveille...*

– Voi-làà ! s'exclame-t-elle enfin, ravie. Reste plus qu'à attendre...

À cet instant retentit le timbre de la sonnette.

« ... Faut qu' j'y aille, dit-elle en quittant la chambre noire. Elle s'absente, longtemps, sans que Jova ose ouvrir la porte.

Elle revient tout à coup, chahutant l'air autour d'elle comme une mer déchaînée ballote un navire. Pour les photos, dit-elle, faudra revenir demain : elle a un film à développer pour les Russes, pour le commandement du 13^e régiment d'artillerie lanceur de mines – sa contribution à elle au combat pour la liberté et pour une vie meilleure.

Le lendemain, il pleuvait.

Jovica allait passer sa journée couché sur sa paillasse à lire *Enfance* de Maxime Gorki. Le surlendemain, ils sont partis « s'occuper ». Sans arrêt, ils se sont entraînés à monter à l'assaut dans les champs en jachère. Détremmée, la terre s'agglutinait aux godillots, aux bottes, aux *opanci* ; ils avaient peine à mettre un pied devant l'autre.

À son retour, sans même lui laisser le temps de se déchausser, l'officier de garde l'a emmené au cantonnement des officiers.

Dans la petite pièce surchauffée, meublée d'une petite table ovale où trônait une vieille machine à écrire qui tapait en caractères cyrilliques, d'un piano droit déglingué avec un téléphone à induction placé sous les portraits de Tito et de Staline attendent Jovica le colonel de l'armée des Partisans Vranjasević et, à ses côtés, figés au garde à vous, eux commandants russes et un soldat court sur pattes, trapu, en *roubachka*²⁰.

Incrédule, Jovica les regarde l'un après l'autre, sans rien comprendre. Son calme retrouvé, il remarque, sur une chaise dans un coin, une grande photographie.

Elle est appuyée contre le dossier, tournée vers la fenêtre. On y voit un général de l'armée rouge à l'instant où jaillit dans son dos un geyser de fumée et de terre noire. Tout à fixer quelque chose devant lui – à l'évidence, crucial –, le général s'est élancé d'un pas déterminé, sans nul doute le dernier, vers ce qu'il ne quitte pas des yeux. Dans le même temps, tandis que sa main droite plaque ses jumelles sur sa poitrine, la gauche a esquissé un geste convulsif en direction de son cou; sa cage thoracique, frappée par un éclat d'obus, s'incline déjà, et un tressaillement très perceptible indique que dans son corps tendu vers le but que lui a fixé une pensée

²⁰ Chemise russe.

résolue, s'est produite une brisure, une effroyable fracture, et qu'il a déjà cessé de vivre.

Dans le calme et la chaleur insupportable qui s'élance en vagues d'assaut compactes du poêle chauffé à blanc, Jovica s'entend communiquer ce qui suit :

Le général-major Taras Kalistratitch Filipenko, commandant le 13^e régiment d'artillerie lanceur de mines, est tombé aux abords de Lapovo. Très grièvement blessé, il a expiré à l'hôpital de campagne. Il est mort au champ d'honneur.

Lui, Jovan Panajotović, combattant de la 2^e division de la Timočka krajina, répondant à une bravoure hors pair, et au péril de sa propre vie, a pu fixer pour l'éternité cet instant tragique de l'existence du commandant du 13^e régiment d'artillerie lanceur de mines et, avec cette photo, permis aux journaux, aux magazines de toute l'Union soviétique et de la République de Yougoslavie d'informer les soldats engagés sur les différents fronts et le peuple laborieux travaillant dans les usines de la *geroïtchesku smert tovaricha Filipenka*²¹.

Au terme de ces paroles solennelles, Jovica voit venir à lui l'un des deux officiers russes, le grand chauve avec une tumeur de la peau près de l'oreille gauche. Il épingle sur sa *gunj* la médaille de la bravoure. Puis il l'embrasse et éclate en sanglots. L'autre officier se met à pleurer lui aussi; plus petit de taille, le cou rentré, de grands yeux en amande d'asiatique, il explique que le *tovaritch* Taras Kalistratitch était son meilleur ami.

Le colonel Vranjesević, un grand échalas tout maigre à l'épaisse moustache et aux minuscules yeux noir charbon, attend que les Russes aient fini leur crise de larmes. Il déroule alors un document et proclame une décision de l'état-major de la 2^e division de la Timočka krajina. À la requête du commandement du 13^e régiment d'artillerie lanceur de mines soviétique, le soldat Jovan Panajotović est muté de l'armée de Libération nationale serbe au service cinématographique de la

²¹ En Russe dans le texte: la fin tragique du camarade Filipenko.

3^e armée soviétique et mis à la disposition du camarade Josif Denisovitch Bulgakov, opérateur principal des armées soviétiques engagées dans la lutte pour la libération de la Yougoslavie.

– *Vi* – *otchen talentlivi paren, tovaritch Jovan*²² dit le petit râblé en *roubachka* olive, sans grade. C'est Josif Denisovitch Bulgakov en personne. De sa main duveteuse, il tapote l'épaule de mon cousin. Et il lui annonce qu'il le prend comme assistant jusqu'à la fin de la guerre, *do gibeli fachistikh vragov*, puis, *kagda budet mir*²³, qu'il l'invitera à Moscou, à la haute école de réalisation cinématographique ; il y enseigne.

C'est à Esztergom, dans le nord de la Hongrie, que se trouvait le service cinématographique de la 3^e Armée quand on a annoncé la capitulation allemande ; Jova y a reçu la convocation officielle l'invitant à se présenter dès l'automne à l'école supérieure de Technique Cinématographique de Moscou, 222 Perspective Pouchkine.

Jova est revenu à Vranovac.

Le dernier, après tous les combattants de notre coin, au terme d'un voyage long et pénible sur des routes défoncées et par-delà des rivières sur lesquelles il n'existait plus de ponts.

Le retour du « p'tit Jova » a été un vrai triomphe. Toute la bourgade, les commandants, la fanfare, les secrétaires de comité, les dirigeants de district de la SKOJ, les personnalités politiques et sociales – tous se sont retrouvés à la gare pour lui rendre les honneurs : Jova Panajotović, ex-collégien du village de Zjapina, le « p'tit Jova », Jovica, était le premier de toute la Timočka krajina à bénéficier d'une bourse soviétique.

Il a passé l'été à Zjapina. À lire des brochures et à créer des cellules de la SKOJ dans tous les villages de la vallée de la

²² (*Idem*) : Vous êtes un jeune homme très talentueux, camarade Jovan.

²³ (*Idem*) : Jusqu'à la mort des diables fascistes, puis, la paix revenue.

Sejmen. Il est même venu plusieurs fois à Vranovac pour recevoir des directives et du matériel de propagande.

C'est au cours de l'une de ses visites qu'il nous a photographiés, Sreja et moi, devant l'atelier de confection.

A l'automne, début septembre, il était de retour à Vranovac pour préparer son départ et prendre ses papiers.

Les premiers jours, ses préparatifs se sont déroulés normalement. Jova se partageait entre les différents comités. Aux jeunes, il faisait des conférences sur la libération de la Hongrie. Je suis allé l'écouter moi aussi. Il parlait d'une voix morne. Et me faisait toujours l'impression d'avoir honte. D'attendre avec impatience le jour de son départ.

Deux jours avant, quelque chose subitement a achoppé, sans que l'on sache vraiment quoi. « Un problème de passeport » m'a confié le cousin Sreja. En me demandant de garder ça pour moi.

Tout a fini par rentrer dans l'ordre.

Blagoje Jotić, le fils du défunt instituteur Sima Jotić qui, avec Vuk Babić, était commandant en chef des communistes de Vranovac, celui-là même que le « p'tit Jova » avait photographié avec son ZEISS-IKON le jour de son mariage, convoque Jova une nuit à la direction de l'OZNA²⁴ pour le district de Vranovac.

– Jovan, lui demande Blagoje Jotić, c'est toi qui as pris des photos des gens qui étaient à mon mariage à Zjapina?

– Oui, répond le « p'tit Jova » en ravalant sa salive.

– T'aurais pas, des fois, tiré d'autres photos... d'autres gens à ce moment-là... ? Ou... après ?

– Si, confirme Jova en ravalant à nouveau sa salive ; ce Jotić lui faisait peur, les paysans ne parlaient de lui qu'en mal.

– Quoi donc ? interroge Jotić en se curant une dent.

²⁴ *Organ zaštite naroda* : organe de la défense du peuple – la police politique.

- Ben... les foires, camarade Jotić.
- Quoi... d'autre ?
- Les fêtes paroissiales, aussi...
- Oui. Mais encore ?...
- Ben... tout et rien, camarade Jotić...
- Et des tchetniks, t'en as pas tiré ? Allez... rappelle-toi !
- P't-être bien, camarade Jotić... J'ai tiré des tas de gens... Je saurais p'us dire ...
- Dans ce cas, Jovan, tu nous apportes les photos. Sinon, le voyage en Union soviétique... bernique !
- Mais, camarade Jotić... j'ai pas de photos ! Que les pellicules. Les négatifs. Et jamais développés, camarade Jotić.
- On s'en fiche, mon gars, on s'en fiche totalement. Tu nous les apportes et... bon voyage ! Là-bas, tu donneras le bonjour au Moustachu et tu lui diras surtout que, nous aussi, on a plus d'un tour dans not' sac !

Le jour-même, le « p'tit Jova » a pris le train bondé de Vrbovac puis, de la mine, traversé à pied toute la vallée de la Sejmen jusqu'à Zjapina. Dans le grenier de sa maison, il a fouillé le coffre bariolé de sa défunte mère et retrouvé une boîte contenant les pellicules.

Et il est aussitôt retourné à Vranovac.

Apporter les pellicules à l'OZNA.

Le lendemain, il partait pour Moscou. Accompagné par les pionniers et au son de la musique militaire.

Dès que Zare Ácimović, « le hérisson », eut développé les pellicules, de sa propre main Jotić a encerclé sur les clichés les visages de ceux qui, à une *slava* ou à un mariage, avaient été photographiés en compagnie du commandant tchetnik Đorđe Đergović, « le garde-frontière ».

Il l'a fait un jour, admettons, comme aujourd'hui ; et le lendemain déjà, dans le fossé du cimetière tsigane, les encerclés étaient collés comme on dit, *le dos au mur*.

CARROUSEL

Je traverse la voie et j'approche du champ de foire.

À l'intérieur, la fourmilière ondoie.

Je file pour la contourner et me diriger vers le terrain de football. La palissade pue le goudron dont elle est imprégnée, mais dans l'ombre qu'elle projette flotte une odeur de poussière, celle piquante, âcre qui, le soir, quand les troupeaux rentrent du pâturage, s'insinue dans les cours. C'est la trace odorante des sabots. Celle aussi que les soldats laissent derrière eux, et qui lévite au-dessus de la foire. Je l'ai perçue il y a longtemps, la première fois où on m'a emmené à la vogue.

C'était à la veille de la guerre, je commençais à peine à aller à l'école. Je n'ai aucun souvenir précis. Hormis, dans ma conscience, un entrelacement de chaînes multicolores tressées qui lance des éclairs, et un carrousel.

Je tournoie quelque part sous le ciel tandis que, plus haut, sous les nuages, volètent les jupes. Dans le brouhaha et le vacarme de la foire, on entend hurler les paysannes, sur la gauche crier un marchand de glaces, à droite rouler un tambour : un tsigane fait danser une femelle ours.

On m'avait hissé sur le manège, je tournoyais avec tout ce qui se trouvait alentour et se déformait en éclatantes ellipses. Et me donnait la nausée. Au bout de quelques rotations, le carrousel n'avait pas encore pris de vitesse, je me suis senti les mains moites. Elles se sont crispées sur les chaînes, une aigreur sournoise m'est alors remontée de l'intérieur. J'ai fermé les yeux à demi, conscient seulement de crampes d'estomac et de ma peur de vomir. Je n'ai pas attendu l'arrêt du manège. J'ai défait le crochet qui, attaché en travers du panier, empêchait d'être éjecté, et j'ai sauté. Ma fuite, hélas, s'est achevée en l'air : le temps que je saute, le crochet s'était pris dans la jambe de mon court pantalon. Et je suis resté pendu alors que tonnaient les rires, effrayé que le carrousel se remette à tourner et m'emporte tout là-haut prisonnier du crochet.

Quand on m'a libéré puis déposé dans la poussière, mes narines étaient pleines d'une odeur jaunâtre, et mes yeux de larmes.

Aujourd'hui encore mes yeux se mouillent, mais ce n'est pas au souvenir de mon premier et unique tour de carrousel, mais à cause du sable que le vent du soir soulève au champ de foire et projette jusqu'aux abords de la ville.

Près de la palissade du terrain de football, des tsiganes donnent à manger à leurs enfants. Des enfants sales, ventrus, aussi turbulents qu'une nichée de chiots. Ils mâchonnent du pain et du raisin, se bagarrent. Devant eux, dans la poussière, traînent des vieux sacs. En dépassent des cuillers à pots, des fuseaux, des baquets en bois de peuplier.

J'approche de la colline de Zmijanac. Dans le fourré, près du sentier, Klara m'attend. Nous longeons la pinède, en direction de « la maison du Parti », on en découvre maintenant le toit rouge. C'est aujourd'hui un hôtel, mais cette énorme bâtisse jaune était dans le temps l'école du Parti.

Dans le jardin d'été, les tables sont sans nappes, les chaises disposées pour former des compartiments ; mais personne nulle part. J'ignore pourquoi le jardin est fermé.

Klara marche devant moi, roule des hanches. Je fixe ses cheveux relevés en chignon, la blancheur de son cou. Elle balance son sac qui volète au bout de sa longue bride ; l'endroit où nous allons, ostensiblement, lui est égal. Sa jupe est courte, moulante, on lui voit des fesses charnues et des veines aux mollets. Derrière « la maison du Parti », il y a un hallier avec, dedans, un bunker envahi de mauvaises herbes, et, derrière, des fossés remplis d'ordures et de feuilles mortes.

C'est là que j'emmène Klara.

Elle le sait parfaitement, mais elle fait l'innocente. Elle balance son sac, le fait tantôt passer par-dessus son épaule, tantôt tourner autour d'elle ; il tourne en rond – comme le panier du carrousel.

En haut de Zmijanac, elle s'arrête, se retourne, m'attend. En appui sur la jambe droite, elle se fléchit, plie la gauche à hauteur du genou. Ses seins, gonflés, pointent.

Je la rejoins, j'allume une cigarette, du regard je parcours le versant.

En bas, le champ de foire ondule. Il fait encore jour, le ciel rougeoit encore vers l'ouest au-dessus du cimetière tsigane, mais au pied de la colline, au milieu du pâturage, fument des lumières multicolores : des artistes incitent le public à venir sous les chapiteaux.

Arrêtée près du bunker, Klara s'appuie au mur. Le haut plateau exhale un parfum de regain, le taillis une punateur de feuilles pourries tissées de toiles d'araignée. Klara rejette la tête en arrière ; sa poitrine sursaute.

Je suis à côté d'elle ; à mon tour je m'appuie contre le bunker. La chaleur du mur traverse ma chemise. Tout l'après-midi, le soleil a tapé sur sa surface grise, râpeuse. Je le sens sur mes omoplates. Je sens l'herbe sous mes pieds. Et aussi la tendresse indolente de Klara à côté de moi. Je jette mon mégot et tourne la tête, vers l'oreille qui émerge sous d'épaisses boucles de cheveux. Mon regard glisse le long du cou, blanc, rond, tendre, et tombe dans le décolleté de la blouse.

Je me penche. Klara se rapproche résolument, m'effleure de ses seins – que je sens pesants, d'un poids de sacs. Je me tourne carrément, seule mon épaule est toujours appuyée contre le bunker ; je prends Klara dans mes bras, je la caresse. Je laisse ma main descendre vers ses fesses, les serrer, d'abord doucement, plus fort ensuite, puis remonter le long de la taille, jusqu'à la poitrine. Mes doigts s'infiltrèrent sous la blouse, je palpe un sein. Il est énorme, enserré dans un soutien-gorge à dentelles.

Klara rejette la tête en arrière et ferme à demi les yeux, le visage inexpressif. Je regarde son front, sa peau rêche, rougeâtre, les deux rides qui en sectionnent l'étroit plateau osseux. Je ferme les yeux pour que mon désir ne mollisse pas, de mes lèvres je m'abats sur les siennes – elles sont sèches,

froides. Je la fixe à nouveau à travers mes cils : ses paupières demeurent solidement fermées.

Je l'embrasse. Sa bouche s'entrouvre, légèrement, mais ma langue rencontre un obstacle. Je l'embrasse, mais Klara ne me rend pas mon baiser. Elle est figée. Brusquement, tout mon corps me le dit : ses bras baissés pendent le long du sien, elle ne tient en équilibre que de ses seins appuyés contre ma poitrine, elle s'effondrerait de tout son long si je m'effaçais. Je glisse mon autre main sous sa blouse, je dégrafe son soutien-gorge. Puis je la reprends dans mes bras tout en m'écartant afin, de ma main droite, de lui caresser un mamelon. Klara desserre les dents, halète, de ses cuisses se blottit contre moi même si elle a les bras toujours pendus le long de ses flancs. J'en profite pour lui fourrer ma langue dans sa bouche. De la pointe, je lui lèche la gencive, j'explore les cavités et brèches de ses molaires cariées.

Pour ne pas repartir à penser, je délaisse sa poitrine. Je lui caresse le pli de l'aîne, en de doux effleurement ma paume glisse à nouveau sur son derrière, mes doigts s'insinuent sous sa jupe. Elle est étroite, plaquée sur ses fesses, je parviens malgré tout à sa culotte. J'en décris le bord qui lui entre profondément dans le cul, les poils où la peau est infiniment tendre. Klara se colle contre moi comme si, par ce mouvement, elle cherchait à prévenir ce qui, maintenant, est inévitable, mais au même instant, elle m'agrippe le cou et me plante ses dents dans les lèvres. Dégrisé par la douleur, j'ouvre les yeux : devant nous, à quelques mètres du bunker, les feuilles bougent ; des mauvaises herbes dépassent des têtes d'enfants ébouriffées.

Nous aussi, pendant la guerre, on rampait pour aller mater les bonnes femmes valaques. Mais ça remonte à loin, un quart de siècle de plus que j'ai là, maintenant. J'oublie l'enfance, la curiosité, le regard lancé de la frêle forteresse à tout ce qui m'entourait. Je me souviens pas du danger, je suis aveugle aux secrets que j'essayais d'approcher, et aujourd'hui la présence de ces petits vauriens me rend furieux, je bondis, je ramasse la première pierre venue, tel un dément je pars à

l'attaque dans le fourré, je me prends les pieds dans les mottes de terre. Les branches me cinglent, les feuilles de cornouiller me piquent les joues, je cours et m'enfonce toujours plus profondément dans les broussailles. Ils ne sont nulle part ; ils se sont égaillés qui sait où, peut-être déjà arrivés à la foire, fondus dans la foule à ricaner, à raconter ce qu'ils ont vu. Au pied de Zmijanac, seul un vol de faisans s'envole vers la rivière avec des battements d'ailes ponctués de petits criaillements.

Ce bruit me fait soudainement revenir à moi, comprendre que je me comporte en idiot : là-haut, près du bunker, Klara m'attend. Je remonte. En toute hâte, je prends le raccourci, je suis en nage, hors d'haleine. Il fait déjà noir, le crépuscule étend sa grisaille dans les branches.

Je fonce, je longe la « maison du Parti » – elle somnole dans l'obscurité, sombre comme une caserne. Derrière, près du bunker, personne.

Je n'en reviens pas, je parcours les broussailles en tous sens, je me penche au-dessus du fossé – pas de Klara. Je retourne au bunker, j'appelle, je jette un coup d'œil par un meurtrière ; le bunker empeste le moisi et les excréments humains piétinés. Tel un coup de poing, cette puanteur m'ôte mes illusions : Klara a fichu le camp, si tant est qu'elle soit venue ici, elle se sera refroidie alors que je coursais ces sales gosses dans la forêt, elle se sera refroidie bien trop vite, avant même que l'aie touchée, avant même que je l'aie vue, avant même qu'elle ait su que moi aussi j'existais en ce monde ; bien trop vite ce qui devait arriver l'aura laissée froide. C'est clair : j'ai raté l'occasion, jamais plus elle ne se représentera.

Broyé, aussi rompu de fatigue qu'un faneur quand le jour s'éteint, les épaules basses et les mains tout au fond des poches, je redescends, je me traîne. Je me fais l'impression de devoir m'écrouler. Une meule de moulin m'écrase les épaules, mes genoux flanchent, mes chevilles tremblent, comme frottées par des verges mouillées. Je me demande où aller maintenant. Je sais bien qu'obtenir de Klara ce que je voulais ne présente aucune difficulté, que la moitié de Vranovac a fait

ça avec elle, mais qu'elle soit partie me fait terriblement mal. Je ne lui reproche rien, je m'en veux à moi. Du fait, justement, qu'elle est ce qu'elle est, et que peut l'avoir qui en a envie. Il me semble que j'aurais été pour elle quelqu'un de subalterne, un gars de plus que le hasard aurait fait entrer dans sa vie, et non son désir à lui qu'elle lui appartienne et ne soit plus à aucun autre. Je titube en redescendant de Zmijanac, devant mes yeux sont suspendues les images de ce qui aurait dû être. Je la vois la poitrine nue, les cuisses écartées, je vois l'intérieur chaud que je pénètre en défaillant de plaisir. Mais tandis que je m'élançai dans la nuit, ces images ne font pas fondre la glace qui a pris ma virilité ; elles me torturent de l'aigreur de ne pas les avoir vécues. C'est le même sentiment de solitude, d'humiliation qui m'a brisé il y a de cela un quart de siècle quand, en court pantalon, j'ai fait un tour de carrousel. J'étouffe, c'est maintenant clair pour moi : la vie est misérable, lui trouver un sens m'est impossible.

Première édition en serbe : 1972